» à vous, Silvestrik, bonheur à vous et écoutez : j'ai ici une lettre pour vous.— » Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement ; dans trois ans et un jour » je serai près de mon père et de ma mère. — Deux ans s'écoulèrent, trois ans » s'écoulèrent. — Adieu, Silvestrik, je ne te verrai plus ! Si je trouvais tes pau- » vres petits os jetés par la mer au rivage, oh ! je les recueillerais, je les baise- » rais ! — Elle n'avait pas fini de parler qu'un vaisseau de Bretagne vint se » perdre à la côte, qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, et » faisant eau de toutes parts, se brisa contre les rochers. — Il était plein de » morts : nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il avait vu la » terre : et Silvestrik était là : mais ni père, ni mère, hélas ! ni amie n'avait *aimé* » ses yeux. »

On saisit tout de suite la différence des deux pièces et l'étendue du remaniement opéré par l'auteur de la seconde. Sa préoccupation était de donner à son chant l'intérêt historique qu'il n'avait pas et l'émotion qui n'y était guères. Si nous sommes touchés de la douleur ingénue du vieux père, le public élégant et à sentimentalité un peu banale que l'auteur a surtout en vue sera plus sensible aux larmes d'une mère, et choqué de ce mot plus vrai que touchant : « Je serais riche aujourd'hui... » Quant au dénoûment, le vaisseau désemparé, couvert de morts, l'image un peu précieuse de ces yeux qu'une fiancée n'a pas *aimés*, sont bien plus dramatiques que le retour jovial du soldat libéré et la pipe offerte au père comme un gage de repentir. Qu'a-t-il fallu pour opérer cette transformation et remonter de six ou sept siècles dans l'histoire ? Remanier une quarantaine de vers. Le cycle héroïque de *Lez-Breiz*, où M. de la Villemarqué veut nous faire voir l'histoire idéalisée de Morvan, martyr de la liberté bretonne au temps de Louis-le-Débonnaire, a été une œuvre plus laborieuse et plus hardie, en raison de son étendue et de l'importance des refontes. Au premier aspect, ce long cycle offre plus d'une invraisemblance ; d'abord la haute antiquité qu'on lui attribue et qui est très-supérieure à celle des chants historiques les plus anciens des autres collections connues. A peu d'exceptions près, en effet, la muse populaire ne remonte pas au-delà du quinzième siècle, et la plupart des recueils sont même restés en deçà. On sait ce que sont devenus, sous l'œil impitoyablement clairvoyant de la critique contemporaine, tant de pastiches où des écrivains peu circonspects ont puisé leur couleur locale, le chant basque d'Altabizcar, le *Jugement de Libussa* si cher aux ultrà-slaves de Bohême. Pour en revenir à *Lez-Breiz*, le choix même du héros était une seconde cause légitime de défiance. Si Lez-Breiz est le patriote Morvan, le vaillant adversaire du fils de Charlemagne, le poème armoricain aurait donc pour héros un brillant représentant de la liberté bretonne contre le

conquérant étranger, et un martyr de cette liberté : deux invraisemblances, nonobstant toutes les théories sentimentales qu'on a pu faire sur la justice distributive de la muse rustique. Rien de plus capricieux, sous ce rapport, que l'inspiration populaire. L'histoire ne manque pas d'hommes illustres et courageux qui ont soutenu, pour la liberté des petits peuples menacés par les colosses de la force brutale, les luttes les plus inégales, les plus héroïques, les plus désespérées : quelques-uns ont triomphé, mais combien ont péri à l'œuvre, depuis Epaminondas jusques à tant de glorieux morts contemporains! Feuilletons les collections de chants nationaux : à la place des grands noms consacrés par l'histoire, nous y trouverons comme héros favoris de la pensée populaire de très-équivoques personnages, presque toujours obscurs, parfois légendaires, des chevaliers d'aventure, voire des bandits doués des qualités que le peuple comprend le mieux, c'est-à-dire facétieux, galants, bienfaisants envers les pauvres gens, rudes envers les collecteurs d'impôts et la maréchaussée. Prenons quelques exemples : quel est le demi-dieu des Slaves du sud, Serbes et Bulgares? Ils n'ont que le choix parmi les tzars, les *younates* et les *voievodes* qui les ont si souvent menés à la victoire contre les Grecs byzantins ou les Turcs : au lieu d'une individualité de cette brillante pléiade, ils font prendre pour héros d'adoption Marko Kralievitch, qui malheureusement n'eut rien de légendaire, car c'était un gentillâtre serbe-macédonien du xve siècle, qui se battit sous le drapeau turc ou sous le drapeau chrétien, selon les exigences de ses intérêts féodaux ou de sa vanité, et qui se fit tuer sottement et sans gloire dans une querelle misérable. Passons aux Roumains : quel a été leur unique grand homme avant le xviie siècle? Évidemment c'est le prince paladin Étienne de Moldavie. Or je ne connais sur lui qu'un seul chant roumain, *Kodréan* (qui par parenthèse est inédit) et il joue un rôle ridicule : le vrai héros du chant est le bandit Kodréan qui lutte de ruses avec le prince et finit par lui voler son premier-né et le mettre à la broche : coup d'éclat qui engage Étienne à le prendre au sérieux et à traiter avec lui.

La muse celtique, dira M. de la Villemarqué, obéit à de plus nobles inspirations. Je voudrais le croire, mais j'en demande la preuve et je ne la trouve pas. Le fonds de nos *guerz* authentiques est peu varié : ce sont en général des drames de village occasionnés par les passions sauvages de quelques hobereaux obscurs, parfois aussi les brillants coups d'épée de vrais chevaliers des anciens temps. A cette classe appartient un chant très-répandu en Bretagne et concernant un sieur des Aubrays (*Lezobrè* en breton), que l'Armorial nous montre n'avoir pu être antérieur au milieu du xve siècle, et qui était probablement un certain Jean des